

L'HOMME OU LA MESURE DE L'ÉTERNEL TRANSITOIRE.

Par Emmanuel d'Autreppe

Le BPS22 présente le travail de FRÉDÉRIC LEFEVER, un artiste originaire de Charleroi (il y est né en 1965) mais installé depuis de nombreuses années dans la région du Nord Pas de Calais (il vit et travaille à Montreuil sur Mer). L'occasion de découvrir un photographe non-star, dont le travail est pourtant régulièrement montré à l'échelle internationale... et trop peu encore, probablement, en Communauté française de Belgique.

Du reste, son absence de revendication ou d'attache régionaliste - il expose ou publie en Flandre ou en Angleterre, décroche des bourses et des résidences en France ou en Italie...- cadre plutôt bien avec un travail profondément ancré dans le détail local, avec ce qu'il comporte de ténu et de symptomatique, mais ouvrant sur les perspectives plus universelles du document historique, de la collection aléatoire ou d'une exploration méthodique qui ont fini par dessiner les contours d'une oeuvre à la fois dans l'air du temps et personnelle, singulière. Frédéric Lefever photographie des bâtiments de manière frontale pour en révéler la construction, des lignes, des formes, des couleurs, ou parfois des bribes d'une histoire contenue en décalque. Il scrute des architectures transitoires, banales ou excentriques, saisies entre deux états incertains ou dans un équilibre approximatif, et ses prises de vue au style faussement simple et cru posent sans lourdeur les bornes d'un monde à part, en suspens, entre pure surface plastique et hypothétique profondeur imaginaire: vieilles façades de commerce patinées ou un peu déglinguées (qui feront immanquablement songer à Evans ou à Atget), carcasses dépenaillées de bâtiments délaissés avant même leur achèvement, maisons sinistrement conformes ou discrètement biscornues, tribunes vides (et pourtant empreintes de tant de résonances, de présences clairsemées) de stades de X^{ième} zone de n^{ième} division italienne, architecture balnéaire typique (Stella-Plage), dérisoire, attendrissante... La vie s'absente, le regard se fixe, l'objet s'immobilise dans une éphémère éternité. *«J'aime que dans chacune de mes photographies, on trouve un équilibre, une juste mesure; entre objectivité et subjectivité, entre modernisme et post-modernisme, entre documentaire et forme picturale, entre ordre et désordre, entre distanciation et intimité. J'aime que mes photographies soient à la fois une critique ironique des petites vanités architecturales et une observation respectueuse des désirs humains. J'aime aussi qu'elles montrent de toutes petites choses avec emphase et détermination. Ce sont finalement toutes ces contradictions qui les rendent si fragiles: elles sont sur le fil du rasoir et manquent à tout moment de basculer, mais le mince équilibre qui les fait tenir me procure une très nette émotion»*, résume avec justesse le photographe.

Certes, le territoire de Lefever est bordé, encombré presque, d'un certain nombre de parentés, de références, voire d'effets de mode portés ces derniers temps à saturation: lointain descendant d'un *«certain usage documentaire de la photographie en noir et blanc hérité du conceptualisme américain»*, comme le souligne Charles-Arthur Boyer, mais passé au filtre complexifié de la couleur; une logique d'inventaire et une rigueur qui lorgnent vers Sander, les Becher ou leurs épigones de l'école de Düsseldorf, mais sans systématisme ni catégorisation et avec un goût de la dérive poétique plus libre (plus latin, oserait-on dire en tentant de ne pas verser dans le cliché culturel); on ne trouve pas non plus trace du cynisme désenchanté de tant d'adeptes du gigantisme néo-pictural, mais au contraire une attention, aux franges de l'image ou dans l'échappée de certains détails, à la fibre humaine, au contexte urbain, à une trame vibrante et proche. Plus près de nous (dans le temps et dans l'espace), on songera aussi au travail encore en expansion de Nicolas Bomal, ou encore à la jeune Elodie Ledure et aux monuments du Français Maxime

Brygo (récemment remarqués lors du concours Emerging Talents 2008). Finalement le parcours de Lefever à travers les espaces publics évite la froideur, le glacié d'un réalisme trop objectif, la tentation de la démesure, l'écueil des principes rigides, les recettes du déjà-vu. *«Produire l'image d'un objet en faisant le vide autour c'est créer une monumentalité, affirme le photographe. Mon travail consiste à montrer ce qui n'est pas spontanément visible dans le monde, ce qui se trouve aux limites, aux frontières d'un intérêt commun. (...) Même si devant certains bâtiments nous sentons (un) héritage, ils restent ce que j'appelle des infra-architectures, avec leurs traces d'usure, la simplicité des matériaux, des symétries étonnantes, des associations de couleurs. Ils demeurent aussi à l'état d'indice les signes sociaux de l'activité humaine»*. À cet usage élémentaire et sensible de la photographie comme «réceptacle», comme «enclos à travers lequel on peut regarder le monde», la modernité n'a certes pas fini de donner du grain à moudre. Un grain de qualité et choisi avec soin, dans le cas présent. Et pleinement mature.